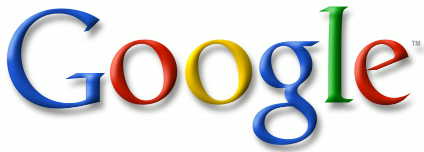




Le Forestier's Relation




SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

Le Forestier's Relation



Portrait supposed to represent

MARY COBB

To whom the Journal was addressed



Le Forestier's Relation

Autobiography and Voyages

OF

FRANÇOIS LE FORESTIER

(1749–1819)

A REFUGEE FROM MAURITIUS AND A TEACHER IN NEW ENGLAND

A RECENTLY DISCOVERED MANUSCRIPT

EDITED BY

HASKET DERBY, M.D.

Printed from the Income of the Robert Charles Billings Fund

THE BOSTON ATHENAEUM

1904

ROBERT CHARLES BILLINGS FUND.

PUBLICATIONS, NUMBER ONE

Illustrations

Introduction

During the winter of 1902–3, the librarian of the Boston Athenæum, having occasion to investigate the source of a leak in the attic, discovered on the floor an old French manuscript. It was much defaced by time and dampness, but proved to be legible. It purported to be the journal of a voyage from Salem to Mauritius undertaken in the year 1812, and embodied an autobiography of the writer, the whole being addressed to a favorite scholar, a girl of fifteen, living at the time in Portland, Maine, and intended for her benefit. From a reference to the writer's residence in America, it appeared that he had been for a year the guest of my grandfather; on which account the manuscript was referred to me for inspection.

With the exception of a single passage at the end of the diary, where the author refers to himself as "Forestier," there was at first no clue to his identity. In the

Mauritius having become an English possession, Mr. Le Forestier was safe from arrest for previous misdemeanor, and he returned there in 1812, sailing from Salem in the ship "Talbot," Captain Burchmore. It was during this long voyage that the accompanying narrative was written, doubtless to while away its monotony. His account of his early life in France, as well as of his first voyage to Mauritius, has seemed to me so interesting that I have urged the publication of the manuscript.

His biography I have given entire, and have simply condensed the latter portion of the journal of the voyage, interspersed as it is with many moral reflections and much fatherly advice, not of general interest, for the benefit of his young scholar. The orthography of the manuscript is exactly preserved.

I wish to acknowledge my indebtedness to the librarian of the Athenæum, Mr. Charles K. Bolton, who kindly placed the manuscript at my disposal; to General John Marshall Brown, of Portland, for information relating to the Cobb family;

to Mr. Henry Deering of Portland for portraits of Mary Cobb and Miss Harriot Deering; to Miss Etta L. Rabardy of the Athenæum for the elucidation of various difficulties connected with the text; to Mr. John P. Campbell, our consul at Port Louis, Mauritius, and to M. du Vivier, the guardian of the archives of the colony, for many particulars I could not otherwise have obtained; they will be found embodied in the notes.

HASKET DERBY.

For the Isle of France and a Market,



The Ship TALBOT,

George Burchmore, master, will sail in 10 days. A few tons of light Goods would be taken on Freight if applied for immediately.

Le Forestier's Relation

à bord du Vaisseau le Talbot *le 24 Mars 1812, par 35 dégrés de latitude. Capitaine* GEORGES BURCHMORE.

C'EST avec vous, Mademoiselle, c'est avec vous seule, ma chere Marie,[1] que je veux m'entretenir pendant ma traversée; une simple relation de mon voyage ne serait pas une chose bien intéréssante pour une Jeune personne qui n'a pas quinze ans; d'autant plus que je ne crois pas que nous relâchions en aucun endroit, ainsi pour donner un peu plus d'intérest à mon entretien avec vous, je vous racontrai ma Vie, dans laquélle vous trouveréz une diversité d'évenemens qui tantôt vous amuseront, tantôt vous fairont bâiller, mais mon but sera rempli je m'ent[ret]iendrai avec Vous qui j'aime sincérement, et à la famille de laquélle je serai toujours attaché.

[1] Mary Cobb, then a girl of fifteen and living in Portland, Maine. (see note, page 3). She had evidently been a favorite scholar of Le Forestier's.

I

RELATION

Je me suis embarqué le 18 de ce mois à dix heures du matin, regrétant que ce ne fut pas vingt quatre heures plus tard, car peut-être aurais-je eu une lettre de Vous où de Votre frere à la poste, mais elle me viendra un jour M. Jh Derby[1] étant chargé de mes affaires à Salem. Du 18 au 24 que je commence à Vous écrire il a fallu s'arranger, payer le tribut à la mer, et être bien malade, je le suis encore mais le courage surmonte le mal. Le V^{au} sur lequel je suis est bon et n'a fait qu'un voyage à Londres, j'y ai une petite Cabane, qui j'ai rendu aussi commode que possible, le Cap^{te} est savant, trés honneste, fort instruit, parlant un peu francais, et moi pour ne pas oublier d'enseigner la langue, je commence à lui donner quelques leçons. Nous avons un Passager M. Holmes de Charlston, il va s'établir à l'Isle de France, il a été jadis Supercargue des V^{aux} de M. Grey,[2] il est Veuf et les enfans sont à Charlston. Deux officiers composent notre état major, onze

[1] John Derby of Salem, born 1767, died 1831. Among his children were Dr. George Derby of Boston, long secretary of the State Board of Health, Mrs. John Rogers, Mrs. Ephraim Peabody, and Mrs. Robert C. Winthrop.

[2] William Gray, an eminent Boston merchant.

hommes d'Equipage, un Cuisinier, un Domestique. Nous sommes donc toujours quatre à table. L'ordinaire est sain, point de Superfluite mais l'honnête nécéssaire. Voilà comme nous allons passer je crois 90 où 100 Jours, jusqu'à présent les Vents ont été constament bons. Que je Vous plaindrais, ma chere Marie, du froid que nous avons eu. Vous qui aiméz trop le Voisinage du feu. Je Vous vois d'ici, prés de Votre mamam à lire, travailler et causer, recevoir ses bons avis, Voir arriver Votre Papa,[1] votre frere Richard, Edouard qui

[1] The Cobb family was a prominent one in Portland a hundred years ago. The father, Matthew Cobb, was born September 1st, 1757, and died March 30th, 1824. He married November 2d, 1786, as his second wife, Mehetable Bangs of Barnstable. She was born August 9th, 1762, and died January 19th, 1835. Her father was the owner of Bangs Island, now Cushing's Island. Matthew Cobb built the house, only recently destroyed, on the corner of High and Free Streets, lately used by the Cumberland Club. The site is now occupied by the Y. M. C. A. Building. He was an overseer of Bowdoin College. Of his marriage were born, first, Richard Cobb, an overseer of Bowdoin College, who died in Paris, France, in 1837. Richard married Elizabeth Wood, daughter of Abiel Wood of Wiscasset, a prominent man in the Colony, and had three children, one of whom, Helen Elizabeth, married Henry J. Gardner of Boston.

Edward C., the second son, died January 24th, 1818. He married a daughter of Noah Webster of New Haven.

The third, Frederick, was born in 1801, died in 1854. He married Augusta Kane of Schenectady, and his son, Charles K.

parle mal le français, et le gentil Fréderic à qui il faut que vous l'appreniéz. J'éspere que vous auréz reçu des nouvelles du Grammairien Dufief et que vous aurez partagé avec vos aimables compagnes les livres que j'ai été bien aise de Vous choisir.

Je vais donc commencer à Vous raconter les évenemens de ma Vie.

Je suis né à Ste Michel D'hallescourt en 1749 le 15 d'avril. Ce village est prés de Forges, où on prend les eaux Minéralles. Mon pére[1] én était Seigneur, cette terre lui rapportait cinq à six mille livres de rente, il était lieutenant des Marechaux de france dans la Province de Normandie, cette charge était belle, elle consistait à arranger toutes les affaires d'honneur que la Noblesse de la province pouvait avoir, il donnait de grands privilèges. Mon pere

Cobb, married Elizabeth Codman, the daughter of Rev. Dr. Codman of Dorchester.

The remaining child, Mary, born 1797, died August 7th, 1823. She married Charles Dummer of Hallowell, the son of Judge Dummer, a distinguished jurist. Mary Cobb Dummer was an invalid and died childless.

[1] The name of the father was Simon Pierre Le Forestier, and that of the mother, Magdeline Angelique Michault.

se maria à une D^lle Riche de la Province de Picardie, il eut de son mariage onze enfans. Je suis le seul qui bientôt irai rejoindre sa famille morte, en attendant je vais rejoindre celle qui est en vie, c'est là, ma chere Marie, que je vais m'enivrer d'un bonheur dont je ne puis vous exprimer les détails, m'en rapportant à vôtre âme sensible, qui sait apprécier ce que peut être un retour, aprés cinq ans d'absence, pendant laquélles ma plus grande félicité est d'avoir connu votre famille et d'avoir scu apprécier son méritte.

A l'age de quatre ans je fus envoyé chéz la soeur de mon pere, (M^de de St Clair) elle demeurait à trois lieues de Paris prés St Germain en laye. Son mari était un ancien militaire qui avait servi trois ans sous Louis quatorze, il était le plus ancien chevalier de St Louis de france, ce que lui avait procuré une pension de Louis quinze de 400 livres de rente, il habitait la campagne et s'était adonné à la culture d'un trés beau jardin, particuliérement à la connaissance des Plantes botaniques, ce qui lui avait donné des recettes médicinales,

dont il se servait pour guerir les pauvres, il avait toujours chéz lui six malades, il a vecu prés de cent ans, et a emporté les regrets de tous ceux qui l'ont connu. J'appris chéz lui à lire, point autre chose, ma tante qui n'avait pas d'enfans, s'occupait à broder des ornemens d'Eglise, dont elle faisait des présents. Plusieurs Eglises de Paris ont eu de ses ouvrages qui étaient d'un grand prix. Elle me faisait travailler avec elle pour m'occuper, elle m'apprenait des Vers, et la Religion qu'elle observait à la maniére de Ganganelly. (n'oubliez pas que Mlle Clap a mon volume, demandez lui et le prêtéz à Mlle Martin) et gardéz le, on me l'a donné. J'en fais de même pour vous, il est tard le vent est mauvais, je crains de ne pouvoir vous écrire demain, mais vous ni perdrez rien. Bon soir.

26 Mars. Nous avons eu hier le Vent contraire toute la journée et toute la nuit, et j'ai été malade, aujourd'huy nous sommes plus heureux mais pas encore suffisament. L'homme n'est jamais content. Ma table suit les mouvemens du Vaisseau, de sorte que vous aurez peine à me

lire. Ma tante qui avait beaucoup d'esprit me faisait lire de jolis ouvrages, elle prenait soin de me les éxpliquer autant que la faiblesse de mes organes pouvait ỳ répondre, mais elle me parlait souvent, du meritte des femmes, combien elles auraient été au dessus des hommes si la Providence leur avait donné la force, elle m'engagait à les aimer, à les respecter quand je serais plus âgé, j'ai suivi ses avis, et je vous avoue que je m'en suis toujours bien trouvé. Ayant passé prés de cinq ans avec elle, mon Pere est venu me chercher, en lui amenant une soeur pour me remplacer. Cette soeur a été quinze ans avec elle, elle l'a marieé à M. Laurencel, procureur général au Parlement de Paris, qui avait 40 mille livres de rente. Elle est morte a 36 ans et n'a eu qu'un fils qui demeure à Paris. Me voila donc retourné avec mon père dans sa terre; où je trouvai ma mere, qui paraissait être fort contente de me revoir. J'allai quelques jours après mon arriveé chéz notre Curé pour apprendre le latin, mon frere était en pension à St Cloud, d'ou il revint quelque

tems aprés. Je passai six mois avec lui, assez pour nous jurer une amitié éternelle. Il partait pour Paris, et moi je passai mon anneé chéz mon pere qui était presque toujours absent a cause de sa charge qui l'appelait souvent à la Cour. Mes progrés dans le latin n'etaient pas bien grands, ce qui fit penser à mon Père qu'en m'eloignant je proffiterais davantage. On me plaça à soixante milles chéz un curé, qui me traitait avec la plus grande dureté, l'air y était malsain ce qui fut cause qu'au bout d'un an je revins dans la maison Paternelle non à la campagne mais à Beauvais en Picardie, ma mere qui avait perdu la sienne, avait hérité d'une maison dans cette ville, où elle était tres aise de demeurer, parce qu'elle aimait la campagne, et à faire sa partie regulièrement tous les jours. Me voilà donc à Beauvais mis au Collège où J'allais tous les jours, et chéz un maitre qui était mon répétiteur (et qui est devenu mon meilleur ami). Je fis là mes Etudes pendant cinq ans, au bout duquel tems j'avais à-peu-prés 16 a 17 ans et j'avais fait ma Philosophie. (je vous conseille de ne pas

faire la Vôtre.) J'avais alors quatre soeurs chéz notre pere, mon frere était passé aux Isles où je vais. J'étais traité trés durement ainsi que mes soeurs, deux sont mortes de chagrin; et moi qui n'était, peut-être pas aussi sensible, je desertai de la maison Paternelle, et je fuis à Paris, où j'avais des parens qui possedaient de grandes fortunes, j'y fis des connaissances les plus distingués, et mi fofilé de la manière la plus aggréable, toujours plein des conseils de ma bonne tante qui j'allais souvent Voir, n'étant qu'a neuf milles de distance. Mon oncle me donna des lettres d'introduction dans des familles les plus respectables, ce qui mit à même d'étre trés bien reçu partout. Bon soir ma chere Marie, bon soir à tous les votres, nous sommes encore dans le froid, et je vais coucher.

Le 27. nous avons bon Vent mais il fait froid. Je me livrai peut-être trop à la societé et je perdis plusieurs années, qui auraient pus être employées plus utilement à mon instruction. Je passai quatre hivers à Paris, dans les plaisirs et le grand monde, l'été j'allais dans les terres de mes amis,

J'emploiais mon tems à chasser, à Danser et à jouer la comédie, faire ma cour aux femmes, en un mot à suivre les leçons de ma bonne tante. Ici va commençer une narration bien différente et qui vous surprendra. Ma mere après vingt cinq ans de mariage, mere de onze enfans, conçu le dessin de se séparer de mon pere, pour cet éffet elle se retira dans un couvent avec ma soeur ainée, et commença à plaider. Mon pere venait d'arriver de Versailles où il faisait son quartier. Surpris de cette entreprise, il se deffendit: a peine un mois fut écoulé; qu'un soir en rentrant chéz lui à onze heures il trouva un homme qui deménagait, surpris qu'à une pareille heure on changea de domicile, il s'avance, veut parler. On lui répond des grossièrtés, alors de son épée frappe celui qui l'insultait, lui fit une legère blessure et se retira. Quelques mois avant on avait volé la nuit tous les meubles d'un appartement de la maison, et celui qui déménagait ne voulant pas payer le loyer de sa maison avait pris cette heure inoui pour deménager. L'homme déménageant se voyant blessé,

se couche, envoie chercher la Justice, et attaque mon père. Il faut vous observer que ma mère était de Beauvais lieu de sa résidance, que tous ses parens ỳ demeuraient, et formaient un gros parti contre mon pere. Principalement le Cardinal de Gevres Evêque de beauvais, qui en était Seigneur. La Justice une fois en train de poursuivre, décrète mon Père de Prise de Corps, il est mis en Prison. Aussitôt ma mere saisit cette ocasion pour faire arrêter tous ses revenus, et lui ôter tous moyens de se déffendre. Elle desirait que son procés fut jugé à Beauvais, ou étaient tous ses amis. Mon Pere par sa charge de lieutenant des marechaux de france avait le droit de faire évoquer ses affaires au Parlement de Paris; il m'envoie son homme d'affaires aussitôt, et me charge d'aller trouver la Comtesse de Bérulle femme du premier président du parlement de Grenoble, qui était son ami, cette Dame m'accueillit trés bien, j'avais dix neuf ans. Elle me dit qu'elle allait partir pour fontainebleau où était le Roy, parcequ'elle savait que le Cardinal de Gevres ỳ était

allé pour solliciter un lettre de cachet pour faire mettre mon Pere a la Bastille; elle m'ordonna de décacheter ses lettres en cas qu'il lui en vint de mon Père. Deux jours aprés son départ arriva un paquet contenant quarante certificats des Personnes les plus recommendables de la Province de Normandie, qui tous attestaient qu'ils connaissaient mon Père pour un homme d'honneur, et qu'il n'avait jamais fait autre choses que du bien et rendu de trés grands services. Munī de ces attestations, j'engage un de mes cousins Conseiller au Parlement de Paris à venir avec moi voir le rapporteur de l'affaire de mon Pere qu'il avait evoqué au Parlement comme sa charge l'ỳ authorisait. C'était un Samedy a Cinq heures de soir, nous entrons chéz M. Rolland de Challeranges rapporteur du Procés. Qu'elle fut ma surprise, lorsqu'il m'apprit que l'affaire était jugée et que mon pere était renvoyé à Beauvais pour ỳ plaider sur les deux affaires, la séparation, et l'homme battu. C'est alors que je déployé tout mon savoir et lui tirant mes attestations en faveur de mon Pere, je lui

marquai mon étonnement d'un si Prompt Jugement, il me repondit qu'un Puissant Seigneur avait sollicité, mais aprés la lecture qu'il fit de mes papiers, il fut touché de mes réprésentations et me dit que si M. Joly de fleury, Président voulait rapporter l'affaire le lundy suivant à la chambre que l'arrêt qui n'était pas encore signé serait peut-être changé. Mon cousin et moi furent chéz le Président qui après avoir pris communication de mes Papiers, et entendu toutes mes phrases, me dit qu'il ferait tout ce que M. Rolland voudrait. Le lundy suivant l'affaire fut de nouveau instruite, on ordonna l'élargissement de mon Père, ses affaires évoquées au Parlement et la main levée, sur toutes les oppositions faittes par ma mere dans les mains des fermiers. Voilà, ma chere Marie, ce qui m'a vallu la haine de ma mere jusqu'à sa mort, au point qu'elle m'a privé de quarante mille livres. Je lui pardonne, Dieu veuille avoir son âme, je referai ce que j'ai fait, rien depuis que j'existe ne m'est arrivé de plus heureux. Mon Pere se retira à sa terre, où six mois aprés

le Chagrin le fit Perir. En commencant je ne vous ai pas dit bon-jour. Je vous dis donc bonsoir, à demain.

28 Mars. Latitude 35–10. Long 47–29. Il est trois heures ma chere Marie. Je continue mon entretien. Depuis hier au soir nous avons un éxcélent vent, aussi faisons nous force de voile. Dieu veuille que cela continue.

Je suis resté hier à la perte de mon Pere auquel malgré une éxtrême sévérité qu'il avait pour ses enfans, j'étais trés attaché, cependant nous ne paraissions devant lui que le matin pour lui présenter nos respects, et nous disparaissions ensuite. Tel était l'ancienne usage, nous étions relegués dans un appartement éloigné, soit pour ỳ jouer, soit pour quelques autres éxercises, il fallait être peigné, chaussé, frisé, poudré, et nous n'avions pas la permission d'entrer dans la salle sans que tout cela fut fort en regle. Aussi, disais-je, un jour j'aurai une femme, par conséquén des enfans, je les chérirai et plus de fois je les embrasserai, plus je serai heureux. C'est ce que j'ai fait, ce que je vais faire avec mes neuf

petits enfans. maintenant parlons plus sérieusement. Livré à moi-même, et pensant bien que jamais ma mère ne me pardonnerait ce que mon devoir m'avait imposé, j'entrai au service, un officier général qui m'aimait beaucoup me fit entrer dans le régiment d'Orleans Dragons. C'était un beau Régiment, j'ỳ servis quatre ans et n'en ai retiré d'autre avantage que de faire mon Academie d'Equitation. (Voilà pourquoy qu'un jour que vous alliez promener avec Mlle Cram je me permis devant la porte de Burnham de vous placer la main sur votre trop grand cheval.) M. de St Germain pour lors ministre fit une ordonnance si disavantageuse pour les troupes légeres, que dix de mes camarades et moi quittâmes le même jour. J'étais alors en garnison à Douai Capitale de la flandre, je vins à Paris; dans ce même tems une soeur de mon Pere retirée dans un Couvent à Rouen Capitale de la Normandie vint à mourir. J'eus part à sa succession. Comme J'avais fait d'assez bonnes Etudes, je conçu le dessein d'aller à l'université de Caen, prononcéz *Can*,

pour ỳ prendre des dégrés, pour faire mon droit. Ce qui dura neuf mois, il fallut étudier le droit Civil, le droit Romain et soutenir une these de Bachelier, une de licencié, ensuite aller a Rouen se faire recevoir avocat au Parlement. Tout cela fut fait comme j'ai l'honneur de Vous l'écrire. Une fois avocat il fallut suivre le Barreau, les cheveux flotans le long de mon dos, une Robe en grande manches, un bonnet de Prêtre, qu'on appelait carré, cet ajustement bien différent qu'un joli habit de drap vert, les Paremens et les revers écarlates, une epeé et un casque orné d'une belle plume blanche que m'avait donné à Paris une de mes Parentes. Un de mes Parens Conseillé au Parlement de Rouen me proposa de me donner sa charge, que j'acceptai, mais le malheur qui commençait à s'amuser de moi, me priva de mon Parent qui mourut et sa charge fut vendue par ses heritiers. Apropos de malheur avant d'entrer au service, j'avais été faire une Visitte au Cardinal de Gevres, ce cardinal dont je vous ai parlé plus haut, et qui sollicitait contre mon Pere. C'était

un peu hardi de ma part d'aller chéz un Cordon bleu. Aprés lui avoir dit le sujet de ma visitte qui était d'avoir sa protection pour une place de Sécretaire d'Ambassade en Suède avec M. le Comte Dusson, il me dit qu'il savait ce que j'avais fait dans l'affaire de mon pere, que j'aurais mieux fait de rester tranquile. Alors je lui dis que non seulement j'avais fait mon devoir, mais même qüe j'avais encouru l'inimitié de mon frere qui était dans l'Inde, et peut-être cela aurait empèché ma soeur de s'établir un Jour si je ne m'étais fortement opposé à ce que mon Pere fut enfermé a la Bastille, alors Monseigneur m'embrasse, m'engage à diner, me fait avoir la place que je sollicitais, et M. le Comte d'Usson meurt, c'est àlors que je vais a Caen.

Ma mere avait alors des comptes à me rendre de la succession de mon Pere. Je vois qu'il faut avoir un Procès, et il m'a toujours répugné d'agir hostilement avec les auteurs de nos jours. C'est alors que je conçus le Projet d'aller rejoindre mon frere que je n'avais pas vu depuis Vingt Cinq ans. Il faut que je vous raconte

une autre histoire avant de toucher à mon départ pour l'Isle de france, et quoique toutes ces aventures ne soient bien en ordre la diversité vous amusera peut-être. Encore une fois j'aurai rempli mon but de m'entretenir avec vous. Il aurait été agréable pour moi que mon fils eut été le porteur de ce petit receuil, mais J'espere que dans dix huit mois, il vous en portera un autre, puissiéz Vous accueillir le fils comme vous avez accueilli son pere, j'espere que vous l'en trouverez digne, et que si jamais votre frere Edouard et vous, avéz envie de voir l'Isle de france vous lui donnerez la préferance pour vous donner la main, et vous montrer entre autres choses une famille, qui tascherait pendant votre séjour d'adoucir l'éloignement de la Vôtre. J'arreste ma séance, qui ne finirait pas si je Vous marquais tout ce que je sens d'agréable pour Vous. Bonsoir Marie, mettez un moine dans votre lit et ne vous chauffez pas trop au foyer de votre salle. Si vous avez occasion de me donner votre portrait avec la permission de votre mamam, j'en fairai un bon usage.

29 Mars. Il est trois heures ici, ma chere Marie. Je vous soupçonne prêtant l'oreille à un bon et beau discours du docteur[1] Nicols, entourée de votre chere famille préchant d'éxemple. M. Nicols n'est pas comme nos ministres qui disent *faites ce que je dis et non pas ce que je fais.* Je voudrais bien que vous fussiez lieé avec son épouse, qui m'a parue tres aimable.

Aprés avoir fait mon droit et avoir été reçu avocat, j'ai suivi pendant deux ans les audiances, c'est-à dire j'allais tous les jours entendre plaider au Parlement; un jour en rentrant chez moi je trouvais dans la rue un Monsieur, qui je reconnus pour être un ami de Ma tante et chéz lequel j'avais été lorsqu'il demeurait à Saint Germain. je l'abordai, il ne me reconnut pas, mais aprés lui avoir décliné mon nom, il se rappelat fort de moi, et m'engagea a venir avec lui à l'hôtel où il logait pour ỳ Voir sa femme et sa fille, qui étaient à la Ville

[1] Rev. Ichabod Nichols, born July 5th, 1784, died January 2d, 1859, was pastor of the First Parish, Portland, from 1809 till his death. In a letter to me General Brown speaks of him as a "very conspicuous object in my youth, living near my father's house, imposing and a very lovely man of the Dr. Channing type."

pour suivre un procès qu'ils avaient alors. j'acceptai l'invitation et j'en fus acueilli avec toute sorte d'attention, Madame Deu, c'était son nom me fit mille questions, et me fit part qu'elle avait bien peu de connaissance à Rouen, surtout auprés du premier Président. Je lui offris mes services, parceque J'allais fréquement chéz lui, ỳ Voir un abbé qui était mon oncle et l'ami du Premier Président Montaulez. alors l'amitié de la famille Deu augmenta pour moi, et je la fréquentai assiduement pendant son sejour a Rouen. Ils m'engagerent à venir à leur terre passer les Vacances, J'acceptais, et trois mois aprés j'ỳ fus. Deux jours aprés mon arrivée étant à la Chasse, je me donnai une entorse au Pied, il fallut me rapporter chez eux, et fus obligé d'ỳ rester quarante jours. Adelaide était le nom de la fille, elle avait seize ans, sans être trés jolie elle était agréable, trés instruite et d'une douceur telle que la Vôtre. Elle me prodigua tous ses soins et d'un si bon coeur; que le mien en fut touché, c'était ce que sa maman desirait. J'eus peinne à ouvrir ma Penseé à

Adelaide, je respectais sa modestie et je craignais de l'offenser. Je partis donc sans rien déclarer, avec promesse de revenir bientôt. Sa mere m'engagea à écrire à Adelaide pour lui former le style, mes lettres étaient addressées à la mere, enfin ce fut par lettre que je lui decouvris mes sentimens; elle m'engagea de venir voir son pere et sa mere et m'assura du succés de mes démarches. je croyais toucher au bonheur auquel J'aspirais et je me livrais à la spectative d'un avenir telle que votre frere Richard doit avoir incéssament. Je vais donc à la Campagne, où je suis reçu avec amitié je puis dire avec tendresse, ce ne fut cependant que deux jours aprés que je parlai à M. Deu, c'était un homme froid, et avait conservé l'air grave de la magistrature qu'il avait éxércé dans la charge d'avocat général au Conseil du Roy. il me mena dans son Jardin, là, Je lui fis part de mes desseins, il m'amena vers sa femme, vers Adelaide, on s'embrassa et le bonheur coulait dans mes Veinnes.

Il fallait un état, et je n'étais encore qu'un Avocat, c'était peu de choses pour

épouser une fille unique fort à son aise. Je conçus alors le dessein d'acheter une charge de premier Président au bureau de finances à Rouen, et Celui qui la Possédait prit des arrangemens avec moi, il fallait lui donner 10,000 livres et je n'avais pas cette somme; je m'addressai donc a ma mère croyant qu'elle oublirait tout le passé, et qu'en faveur d'un mariage tel que celui là, elle fairait pour moi ce qu'elle devait faire. *Non* fut sa réponse et qu'elle ne voulait pas me voir, je m'addressai a mon oncle qui était son frere et qui n'avait pas d'enfans, *Non* fut sa réponse, désolé et ne voulant pas me mariér sans avoir un état, j'en fais part à Adelaide, qui malgré cela voulait s'unir à moi. Je lui fis sentir que deux trois ans seraient bien charmans, mais que par la suite elle se trouverait fort embarassée d'avoir un mari qui ne sait que boire, manger, dormir et Chasser. Je ne voulus pas plaider avec ma mere pour ce qu'elle me devait de ma légitime et je pris le partie de passer a l'Isle de france pour Joindre mon frere que je n'avais pas vu depuis Vingt Cinq ans. je pars de Paris

pour dire adieu à Adelaide, il ỳ avait 140 Mille. je Vais passer deux jours avec elle, son pere et sa mere, je lui fais entendre mes raisons, et je leurs dis que si je revenais dans trois ans avant qu'elle fut marié, je l'Epouserais, mais que si elle trouvait un parti avantageux, il fallait qu'elle le prit, pour son bonheur et Celui de ses père et mère. à demain ma chere Marie Et je continuerai de vous ennuyer.

30 Mars par 34– et 37 de latitude observé. nous avons eu un bon vent toute la nuit et jusqu'a présent. il est trois heures. J'ai été parésseux, depuis quatre Jours je n'avais pu dormir, la Position du Vaisseau ne me l'avait pas permis, de sorte qu'aprés desjeuné elle a changé, et je me suis couché, aussi je me sens l'esprit aussi pezant que le corps. je vais cependant continuer tant bien que mal et votre indulgence ordinaire supplira à mon incapacité. le ministre de la Marinne en 1779 était M. de Sartines j'en étais connu, allant lui faire mes adieux il me donna une Commission de Conseiller pour le Conseil Supérieur de l'Isle de Bourbon; me disant qu'il fallait m'oc-

cuper, et que cette place éxcércée pendant deux ou trois ans me mettrait à même d'obtenir du gouvernement quelques places à mon retour. J'acceptai avec reconnaissence, Je me Prépare à quitter Paris que je trouvais le séjour des Elus. J'ỳ avais un ami, M. Motais de Narbonne qui venait de l'Isle de france, et qui avait été addressé à ma famille par mon frere, qui était alors garde Magazin pour le Roy à St Paul Isle de Bourbon, cet ami était sous commissaire de la marinne, était venu solliciter de l'avancement et avait obtenu ce qu'il desirait. Nous Voilà donc à faire nos petits arrangemens pour nous rendre a L'Orient, parcequ'une Escadre de Soixante Vaisseaux était preste a partir pour l'Isle de france sous le commendement de M. Du Chillan, nous étions en guerre. J'avais deux cent louis d'or à emploier utilement, je prends conseil de mon ami, qui connaissait les objets propres pour la Colonie. J'achète des dras, et des modes et J'envois tout cela a L'orient où je devais aller. J'addresse le tout au procureur de mon frere, qui chargea mes éffets sur un V^au. Marchand devant

partir avec Nous. et Nous, nous partons le 31 X^bre. 1779 dans une bonne chaise de Poste, voyageant Jour et nuit, le trois de Janvier 1780 nous arrivons à l'orient, armes et Bagages, car comme sont ou comme étaient les jeunes gens de mon tems, J'avais trois fusils, des Pistolets, des Epées, des sabres en un mot don Quichotte ne fut jamais mieux monté en armes, il ne me manquait que Rossinante ayant laissé ma Dulcinée Deltoboso. Arrivé à L'orient je vais descendre dans une bonne auberge, je fais une toilette élegante et vais porter des lettres de recommendations à M. de la Grandville alors intendant, puis au Directeur du Port. J'y suis bien reçu, on me prie à diner &c. mon ami était allé logé chéz une parente, mais tous les Jours nous nous rencontrions dans les societés. c'était l'hiver on dansait trois fois par semaine, une assez Mauvaise troupe de Comediens jouait dans une fort belle salle tous les jours, enfin je tâchais d'oublier Paris, mais pour Adelaide c'était impossible. Le Procureur de mon frere se nommait Desforges, c'était le Veritable Avarre que Moliere a

si bien depeint dans sa comedie de l'avarre, qui je crois, Volait, comme lui pendant la nuit L'avoine de ses chevaux. il avait de forts Jolies Demoiselles qui soufraient beaucoup de l'avarice de leur pere, car il emportait la Clef du buffet quand il sortait. il faut à ce sujet que je vous raconte une petitte anectode qui vous faira rire. J'étais logé à la meilleure auberge de l'orient (où le maître ne m'a pas volé comme Thomas folsom à Portland.) plusieurs officiers du Regiment d'Austrasie avec qui je devais m'embarquer ỳ mengaient, chacun parlant de ses connaissences de la Ville, je dis que J'allais beaucoup chéz les D[lles] Desforges. on me plaisenta et on me dit que jamais je ni serais engagé ni à diné ni à soupé. Voulant procurer à M Desforges une meilleure renommée je pariai vingt cinq bouteilles de vin qu'avant trois jours j'ỳ serais invité: Il faut que vous sachiez que M. Desforges venait régulierement a onze heures et demi tous les Jours Jusqu'à une heure se chauffer chéz moi, et parler de nouvelles, il m'apportait des commissions pour son frere qui avait

été gouverneur a l'Isle de france, et qui s'était retiré a Bourbon dans un superbe chateau au Gol, qu'il avait fait bâtir: aprés la Visitte je lui souhaitais un bon appetit, il allait de son côté et moi à mon auberge. pour gagner mon pari J'engagai un de mes amis à aller à la Chasse, nous ÿ fumes le lendemain, et J'eus assez de bonheur. Je tirai six Bécasses, deux lièvres, et le soir je me rends à la Ville, chargé de mon chasse, je descends chéz M. Desforges qui était absent, Je donne à Madame, mon gibier qui fut bien reçu, et je vais attendre le lendemain la Visitte quotidienne. à onze heures arrive ledit Monsieur, aprés le bonjour il me remercie de ma Politesse et me fait part qu'il avait soupé avec deux de mes bécasses, qui étaient trés bonnes. Voici tout le remerciment. Je le quitte à onze heures et vais mettre sur la table une Caisse de Vingt cinq bouteilles de Vin. D'aprés cela Jugez du Gentilhomme. On but mon Vin non à sa santé, mais à celles de ses demoiselles. je continuai mes Visittes chéz elles, comme à l'ordinaire, et lui les siennes. mon ami était allé voir sa mere à

Brest il revint dans les premiers jours de fevrier, et le 14 de ce mois nous nous embarquâmes sur le V[au]. le Gange sur lequel nous étions trente Passagers, parcequ'il passait dans l'Inde un Régiment dont nous avions trois cent hommes. nous étions Vingt sept tous les Jours à table, bonne chair et bon vin. M. Desforges avait embarqué mon petit avoir sur le V[au] la henriade, comme le V[au] était petit je préférai passer avec mon ami sur le Gange. bonsoir, mademoiselle, prenez ma déffense auprés des D[lles] Deering, et si vous n'étiez pas asséz heureuse de leur persuader que jamais trente piastres ne m'ont autant couté à donner, que J'ai eu de peinne à les obtenir; j'espere qu'un jour J'indemniserai cette respectable famille, que malgré tout cela J'aime de tout mon coeur. je voudrais bien avoir à bord les bonnes confitures qu'elles ont chéz elles, et dont elles m'ont fait manger si souvent. J'aurais bien voulu avoir une petitte correspondance avec Henriette,[1] je la crois sensible et capable de

[1] Miss Harriot Deering (evidently misnamed in the French manuscript), born October 30th, 1792, died January 14th, 1872,



Miss Harriot Deering

rendre un homme heureux pourvu qu'il ne soit pas trop gai.

34.10 C'est aujourd'huy le trente un, j'avais envie ce matin, avec le bon tems qu'il fait commencer mon entretien avec vous à huit heures, mais des engagemens de chambre m'en ont empèchés. Si vous saviéz combien le Vaisseau est chargé vous en seriéz étonné, on n'a pas même de place pour se promener sur le Pont. et cela est fort désagréable, car il est fatigant d'être toujours assis, couché où debout.

Nous partîmes donc de L'orient le 14 fevrier 1780. sur le Vaisseau le Gange Cap.te Michel, 27 personnes de table, trés bonne chair pendant tout la traversée, deux Vaches à bord. les huit premiers Jours furent trés agréables, mais le huitieme nous rencontrâmes L'Amiral Rodnay qui venait d'Espagne avec une armée considérable, qui nous chassa depuis quatre heures du

was the eldest daughter of James Deering. She was educated partly in Boston and partly at Miss Martin's school in Portland. A lady of fine mind, keen and ready wit, and an excellent linguist, she was prominent in Portland society, retaining to the last a vivid interest in all the questions of the day. She was sought in marriage by a number of distinguished men, but preferred a single life.

matin jusqu'à six heures du soir. nous étions desja préparé à aller coucher à bord des V^{aux} Anglais, lorsqu'à sept heures une corvette française nous cria de nous sauver où nous pouvions. alors le brave Capitaine à neuf heures du soir nous ordonna de faire un grand Silence, on éteignit les lumieres, et il Vira de bord, passa au milieu de la flotte Anglaise et nous sauva. le lendemain à dix heures nous n'eumes connaissence que du V^{au}. L'Ajax, que nous évitâmes. on ouvrit des paquets dans lesquels il était ordonné de Joindre l'Escadre en cas de dispersion a false Bay près le Cap de bonne Esperance. nous continuâmes sans mal en route et arrivâmes dans la Bay en vuë des Vaisseaux à dix heures du soir, d'un Jour dont je ne me rappelle pas la datte. tout à coup nous fumes pris d'un coup de Vent si Violent au milieu de Juin que nous fûmes obligés de gagner le Large; il nous était impossible de retourner sur nos pas la Mousson était reversée, on éxamina l'état de notre eau, nous n'en n'avions plus que pour quinze Jours, et il en fallait pour trente et même trente quatre pour arriver

à nôtre destination. le Cap^{te} nous fit prolonger la Côte d'Afrique pendant huit Jours après duquel tems nous arivâmes à la Geule du Lyon territoire hollandais, pays des hottentots. le tems était beau. Nous mouillâmes avec toutte l'apparance de sureté, dans un bel endroit, à l'embouchure d'un fleuve considérable. le lendemain nous allames quelqu'uns à terre et nous nous establissâmes au bord d'une source d'eau vive et abondante. on nous dressa un tante, où nous couchions avec grand soin d'avoir du feu toutte la nuit, parceque nous avions peur avec Raison des Tigres qui sont là en abondance. J'avais avec moi trois soldats qui parlaient hollandais. J'avais déchargéé des munitions de chasse, fusils, Poudre, balles &c., et dès le point du Jour après nôtre débarquement je fus avec mes soldats à la chasse. je tuai un lièvre que je rapporté triomphant à la tante, J'en fis les honneurs à mes amis, et même l'asaisonnement, du nombre d'eux était M. Duphaiel Capitaine qui j'avais trouvé à L'orient, avec lequel J'avais été camarade de Classes il ỳ avait

dix ans et que je n'avais pas revue depuis. Vous jugez du plaisir que nos éprouvâmes, car on est toujours attaché à ses compagnons de Collège, (temoins vous et Betsy) le lendemain on débarqua les malades dans un grand bateau, le Patron du bateau était un maladroit, il donna sur les récifs, et presque tous tomberent a la mer, nous les sauvâmes à l'aide de Cordages ayant de l'eau jusqu'au cou, quelquesuns furent guéris par la frayeur qu'ils éprouverent, la pluspart étaient malades du Scorbut que l'on attrappe faute d'exércices, les Allemands sont trés indolens et se laissent aller aux impréssions de la mer. Sur le midy une barre que l'on n'avait pas aperçue se déclara entre le Vaisseau et nous, le capitaine était à terre, plus de communication, et le Vaisseau courait de grands risques, cela dura quinze Jours. le canon tirait toutes les demies heures pour tascher de se faire entendre de quelques habitans; ce ne fut que deux Jours après qu'étant à la Chasse le long du grand fleuve dont je vous ai parlé plus haut, j'apperçus quatre hommes à Cheval de l'autre côté de ce

fleuve, qui nous faisaient signe de remonter le fleuve, ce que nous fîmes, dans l'endroït où ils s'arrêtèrent, ils mirent une petitte embarcation à l'eau et passerent deux à deux le fleuve, il ÿ avait deux maitres et deux domestiques. l'un était le sécretaire de Secalindam qui restait six lieues plus loin, au moyen de mes soldats hollandais, aprés les premiers complimens d'usage, le Sécretaire me dit, qu'il n'était pas permis de s'arrêter dans la Baye où était le V^{au} acause de la guerre entre les français et les hollendais, je lui fis réponse que s'il avait la force de nous en faire décamper qu'alors nous partirions, parceque nous avions quarante Canons et des hommes en quantité suffisante pour nous déffendre. mon discours tenu asséz durement, mit de l'eau dans son vin, il se calma, et m'offrit deux Pintades qu'il avait tué le matin, alors nous fûmes bons amis, je le conduisis à la tante où il fut bien reçu, on l'abreuva comme il faut de Vin rouge, (car les hollendais différens des Americains aiment le Vin rouge) soit dit sans vous offencer ma chere petitte Marie. nous gardâmes notre secre-

taire Jusqu'au lendemain aprés diné, qu'il nous conduisit dans un beau et bon chariot attellé de huit Boeuf à trois mille de distance chéz un habitant qui nous reçut comme vous alléz voir. il était dans sa salle, Voici le plan simple de cette maison,

ch.	salle	ch.

une salle au Milieu, une chambre pour les hommes, une chambre pour les femmes; nous lui offrîmes un Petit baril de Vin rouge, qu'il reçut avec un plaisir indiscible, il nous Vendit deux boeufs à raison de deux dollars piece, et pour une dollars nous avions dix moutons. Vous voyéz que cela n'était pas cher, aussi nous nous mîmes à faire du bouillon et du *boeufstik.* nous ÿ couchâmes, le lendemain à onze heures arriva un chariot attellé de six superbes chevaux d'Andalousie, le maitre en descendant saute à mon cou, s'était un Jeune homme du Cap de bonne éspérance dont le pere était directeur des boucheries du Cap. J'avais quitté ce Jeune homme nommé Wandrine six mois avant à Paris, où il

était pour obtenir du gouvernement français le prix des fournitures que son pere avait fait aux éscadres francaises. alors il nous engagea a venir à son habitation Coucher, sa mission était de taxer les boeufs et les moutons de sorte qu'il taxa les premiers a douze piastres les Seconds a demie Piastres. Nous l'accompagnâmes, M. Motais, mon ami, et un autre Capitaine, nous arrivâmes sur ses terres qui ont plus de deux cent mille de circonférence, là nous Vîmes des troupeaux immences de toute éspece et un de zèbres. sa famille était au Cap de bonne Esperence, de sorte qu'il nous reçut en garçon et rien ne fut épargné pour nous festoyer: demain ma chere Marie je continurai mon entretien avec vous, peut-être êtes vous aprésent avec votre maman preste à aller a quelque thé elegament servi, par quelques sérvantes qui ont des Phrèses au Col, comme en portait henry quatre d'heureuse mémoire. bon soir bonne nuit le vent semble me protéger, nous avançons vers cet heureux Climât où je voudrais vous servir sans façon, mais de bon coeur, un fruit digne de vous.

1er Avril 1812. Je suis éloigné de vous, ma chere enfant de dix sept cent quatre vingt mille 1780m. depuis quinze jours Vous Voyéz que nous n'allons pas mal, Dieu veuille que cela continuë.

Vandrine nous ramena à la maison du particulier chéz qui nous étions venu, nous trouvâmes toutte sa famille composée de quatre-vingt à cent personnes qui, disaient-ils, venaient en partie pour ramasser les débris de nôtre navire, qui ne pouvait tenir longtems, au Denger dont il était ménacé, alors nous commençames à concerter aux Moyens, si le Malheur arrivait de gagner par terre le Cap de bonne Espérance, en attendant, la respectable famille se mit à danser un Menuet au son d'un mauvais Violon qui dura sur le même air toutte la nuit. jugéz combien c'était récréatif pour des français accusés d'aimer la varièté. nous revînmes le lendemain à nôtre tante, nos malades se portaient bien, nos bariques étaient presque remplies d'eau, le jour d'ensuite la mechante Barre se calma, nous laissâmes une partie de nos éffets à terre, et bien Vîte nous revinmes à bord. il faut

que je vous dise quels sont les habitans qui habitent cette partie de la Côte d'afrique, ce sont pour la plus-part des français réfugiès là depuis l'Edit de Nantes, qui étant de la Religion Protestante ont été obligés d'emigrer, ce sont en général de beaux hommes, des femmes trés grandes et trés fortes, bonnes pour eux, mais non pour ceux qui aiment la délicatesse et les grâces. toutte la famille dont je vous ai parlé plus haut est venuë s'établir au bord du fleuve pour ỳ faire la pêche pendant quinze jours, c'est pour eux une grande recréation, c'était à la fin de Juin. Nous appareillâmes le lendemain et continuâmes notre route pour l'Isle de france, rien ne se passa qui meritte vôtre attention et nous ỳ arrivâmes le 3 d'aoust 1780. Je continurai demain ma petitte histoire. Comme hier j'ai pensé que vous étiéz à une invitation de thé aujourd'huy J'imagine que vous êtes chez vous. Je ne sçais Pourquoy j'ai rèvé que la bien aimée de M. Richard était a Portland, si cela est vrai je Calcule que c'est bientôt l'Epoque des noeuds indissolubles; que l'amour les attache et l'amitié les res-

sère. bon soir ma chere Marie, je souhaite que dans trois ans je puisse vous en dire autant, et que ce soit avec quelqu'un de ma connaissence; autrement l'interest vif serait peut-être partagé.

2 Avril, L. 32..44. J'avais oublié de vous dire qu'hier à cinq heures du matin il était passé trés prés de nous un petit sconnere qui paraissait faire voile de votre côté, il a passé sans dire garre, et nous en avons fais autant, le tems est toujours propice à notre route, tout le monde se porte bien. Je débarquai à trois heures après midi au Port Louis, Isle de france: ma ressemblance avec mon frere était telle qu'un de ses amis me prenant pour lui m'offrit sa maison, que j'acceptai avec reconnaissence. j'y passai huit jours, pendant lesquels je m'occupai à vendre les marchandises que je croyais à bord de la henriade, nous fumes les premiers du Convoi qui étaient arrivés de sorte qu'un objet de cinq à six mille francs fut vendu sur facture douze mille dollars. me voilà bien riche, et bien content. après huit jours je m'embarque pour l'Isle de bourbon, rejoindre

mon frere; duquel je fus reçus comme vous recevriez un des vôtres après une longue absence: trois semaines aprés J'appris la prise d'une partie du Convoi, et entre autres la henriade. J'avais cent piastres pour toute fortune; la place de conseiller ne donnait que de très faibles appointemens, ce qui me fit prendre la résolution après avoir passé trois mois avec mon frere de venir habiter l'Isle de france, qui m'offrait plus de ressources, quoique mon frere m'eut engagé à rester avec lui, mais je me figurais être comme le bois dont on fait les violons, capable d'entreprendre tout. Me voilà donc de retour à l'Isle de france, où je me fis recevoir avocat au conseil Superieur. dans le Royaume des Aveugles les borgnes sont les Rois, de sorte que J'eus beaucoup de causes à plaider, je ne me suis chargé d'aucunne affaire qui ne soit bonne; et je gagnais des procés, pour lesquels on me promettait beaucoup, mais on me payait mal: je passai ainsi mon année, au bout de laqu'elle je reçus une lettre d'Adelaide qui m'apprenait son mariage avec M. D'Imblo-

ral garde du Roy. Ce dernier m'ecrivit aussi, et nous avons continué notre correspondance: J'avais au moins cinq cent lettres de sa femme que j'ai brulé avant mes malheurs, elle venait dans ce tems là de m'apprendre qu'elle était Veuve et paraissait vouloir terminer ses jours avec moi, en m'engageant de repasser en Europe, mais Dieu la voulut autrement. Alors Je conçus le dessein de me marier ayant vingt neuf ans, si J'avais été encore deux ans Célibataire, j'avais determiné de ne plus penser au Mariage. trois mois après j'ai epousé une femme[1] de seize ans, bien élevée, jolie, et de qui j'ai eu le bonheur d'étre aimé jusqu'au dernier moment. Je fus faire part de mon mariage au Gouverneur et à l'Intendant, ce dernier me donna une Commission de Notaire place que J'embitionnais, parcequ'elle rapportait beaucoup, a cause des ventes publiques. deux ans aprés j'avais desja mis de côté vingt mille francs que je mis à bord de la frégatte la Venus pour placer en france, cette frégatte a perit Corps et biens entre

[1] Michelle Collard, a Creole of Mauritius.

les deux Isles. Voilà encore un autre échec à ma fortune. Neuf mois moins vingt jours j'eus Fanie ma fille ainée, mes affaires allaient bien, et je montai ma maison suivant mes moyens. J'eus successivement deux autres filles, Allexandrine et Nancy, ensuitte *Augustus*, le meilleur enfant qui puisse être, doux, Poli, *honneste homme*, bon négocient. enfin tel que je vous desirerais un mari. ensuite Eliza. touttes mes filles sont mariées éxcépté l'ainée. Nancy a commencé elle a cinq filles et un Garçon, ensuite Eliza, deux filles. ensuite Alexandrine un garçon; peut être Fanie n'atelle pas renoncé au mariage, pour Augustus je desire qu'il aille chercher une femme dans le comté du Maine qui puisse avoir dix huit ans, et qu'il tasche de lui plaiser, ensuite je ferai mes paquets pour le grand Voyage et je pourai chanter le Cantique de St. Simeon *Nunc dimittis servum tuum in pacem*[1] *quia viderunt*. Vous allèz dire ma charmente marie, que les approches de la ligne font fermenter mes idées, mais quel motif que

[1] As in manuscript.

ce puisse être, on aime à se persuader dans les choses possibles, ce qui peut arriver sans miracle, et ce qu'on desire le plus. je vous quitte pour vous reprendre demain et continuer le tableau de mes Jours qui ne sont pas les beaux que J'aye passé à l'Isle de france.

3 Avril beau tems, belle mer. il y environ quinze ans un v^au venant de la côte malabard chargé de Noirs indiens nous apporta la petitte vérole, maladie inconnuë dans notre Isle, le Capitaine de peur de faire la quarantaine n'en fit pas la déclaration, et mit à terre six de ses malades, l'épidémie gagna et bientôt la Ville et la campagne furent empestées. je pris le parti d'innoculer mes enfans, mon épouse était alors malade des suittes de sa dernière Couche, on Jugea qu'il ne fallait pas l'innoculer, nous avions alors disette de ritz et de bled. Je me retirai à un Jardin proche la ville qu'un ami m'avait prêté, j'ỳ conduisis mes cinq enfans, la dernière avait dix huit mois. J'avais avec moi une petitte négresse indienne qui avait eu cette maladie, elle m'aida à soigner mes enfans,

que je gardais depuis cinq heures du matin jusqu'à sept qu'ils se couchaient, et j'allais jusqu'à une heure du matin donner à mon épouse de leurs nouvelles et la consoler autant qu'il était possible. J'étais obligé aussi d'aller trois fois la semaine à mon habitation éloignée de deux lieues pour ỳ voir cent noirs que j'avais fais inoculer, de sorte que pendant six semaines voilà la vie que j'ai mené. J'eus le malheur de perdre trente noirs les plus beaux et presque tous ouvriers, cette perte était de plus de vingt cinq mille dollars. mes enfans gueris je les ramenai prés de leur maman; on jugea qu'il fallait l'innoculer, elle soutint parfaitement la maladie, mais deux mois après J'eus le malheur de la perdre. je me trouvai dans la scituation la plus cruelle. je pris le parti d'abandonner les affaires et de me retirer quatre ans de suitte à la campegne. Sans en sortir, à force d'argent je me procurai des maitres, mais j'avais l'education de mon fils toujours presente et qui m'inquiétait. je trouvai un Jeune homme qui arrivait de france malheureux, très instruit, je fis un marché avec lui pour l'education

de mon fils, je lui donnais cent cinquante piastres par an et le défraiais de tout, au bout de quatre ans je devais lui donner quatre cent piastres, et quatre ans ensuitte quatre autres cent piastres, mais à condition qu'il ne quitterait jamais mon fils dans cet interval. je pensai aussi qu'il était nécéssaire de procurer une femme à mes enfans qui put les surveiller, ainsi que la Maison. Je trouvai une dame Italienne que des malheurs avaient amené à l'Isle de france, je la gardai pendant dix huit mois, et sa moralité ne me convenant pas, je fus obligé de la renvoyer. le maitre que j'avais était passé dans l'Isle avec un jeune homme qu'il aimait beaucoup, ce jeune homme tomba malade et lui donna six Esclaves et six arpens de terre. J'apperçus bientôt que M. Crepin (c'est le nom du maître) négligait son éleve; je lui en fis des reproches et lui offrit de déchirer l'engagement que nous avions contracté, il me prit au mot. mes occupations de la campagne ne me permetaient pas de surveiller mon fils. J'etablisais dans ce tems là une indigoterie qui demandait tous mes



General Elias Hasket Derby

soins. Alors me rappellant que le Général derby[1] était chéz moi lorsqu'il vint au monde et que je lui avais dis au même moment que je lui enverais mon enfant pour son éducation je partis pour la Ville, je trouvai le V^{au}. la Providence, de Providence Cap^{te} Cols et je le fis partir. mes amis me traitèrent de barbare, n'ayant qu'un fils de l'éloigner de moi, je laissé crier et je ne fis qu'a ma tête. bien m'en a Vallu, car mon fils n'aurait été qu'un Créol, sachant bien chasser, danser, et son cœur se serait peut-être laisser entrainer à des

[1] Elias Hasket Derby, son of Elias Hasket and Elizabeth (Crowninshield) Derby, born in Salem January 10th, 1766, died at Londonderry, N. H., September 16th, 1826, undergraduate at Harvard 1782, made several successful voyages from Salem for his father, after the establishment of the East India trade by the latter. In 1787 he went out to the Isle of France in his father's vessel the "Grand Turk." It appears from his letters, which have been preserved, that he made two visits to the island, the first lasting from April 1st, 1788, to the middle of the following August, the second from December, 1788, to July, 1789. During the latter he speaks of a long sickness which he endured, being at the time at a sugar plantation in the country, and it was probably then that he was the guest of Le Forestier.

When Le Forestier's son arrived in this country, September 22, 1797, he was received at General Derby's house in Salem and afterwards sent to Phillips Academy in Andover. This son, born 1788, died between 1845 and 1847, is entered on the Biographical Catalogue of the Academy, under date of 1799, as Augustine L. Forestier. He was in later life a merchant in Batavia, Java, and died there.

vices dont sa santé aurait souffert. Je continuai mes travaux et soutins seul l'education de mes filles, qui eut été meilleure, si elles n'avaient pas eu le malheur de perdre l'âme essentielle Pour de Jeunes Demoiselles. enfin J'ai fais ce que J'ai pu, d'autres auraient peut-être mieux faits, peut-être aussi plus mal. J'ai été asséz heureux de n'avoir pour aucun de mes enfans, nulle préference, ce qui a été cause qu'ils étaient entre eux éxtrêmement attachés et qu'ils le sont toujours. la perte que j'avais fais, les dépences que J'avais été obligé de faire, avaient beaucoup diminué ma fortune je revins en ville où J'avais une très belle maison que je louais cent dollars par mois, je la repris j'y ammenai ma famille, et me remis à travailler, ma fortune devint bientôt asséz brillante, et j'avais le projet de repasser en france, avec à-peu-prés huit cent mille livres, je ne perdais pas de Vuë Adelaide, et j'esperais finir mes Jours avec elle. mais la Révolution cette fatalle révolution arriva, et apeinne me trouvai-je cent cinquante mille livres par la dépreciation du

papier monnoie. mon frere qui avait passé dans l'Inde avec mon ami Motais de Narbonne Intendant de l'armée, fut directeur général des hopitaux a Pondichery delà il fut nommé Consul à Mazulipatam. il était revenu six ans aprés et avait fait une asséz belle fortune, il avait trois enfans deux demoiselles et un fils qui était à Paris pour son éducation, et qui ỳ est encore marié à la fille du Marquis de Marigny. à son arrivée je lui fis acheter un bien considérable à l'Isle de france plus de trente habitations de chacunne Cent Cinq[te] Arpens, qu'il vendit au moment de la révolution trente mille piastres dont il a reçu deux mille et rien de plus. heureusement qu'il avait acheté un autre bien et quil avait réservé Cent Noirs. son projet était d'aller chercher son fils en france et de laisser sa famille où elle était. mais cette maudite révolution ne lui a pas permis d'éxécuter ses projets. (l'homme propose et Dieu dispose.) J'emploiai les débris de ma fortune à acheter une trés belle habitation Je donnai peu de Contant le reste devait se payer en Cinq ans avec trente Cinq Milliers d'Indigo. Je pou-

vais en faire douze par an, mais un insecte se mit aprés les Indigoiers et les fit tous perir, sept fois je les ai replanté et sept fois obligé d'abandonner, alors je me mis en tête de faire une Sucrerie, J'avais des Noirs ouvriers, je les dirigai, de maniere qu'au bout de quinze mois je faisais tous les jours mille livres de sucre et une barique d'Arack (ou tafia). les échéances de mes termes étaient finies, on vit un beau bien, parfaitement Cultivé et susceptible de grands revenus, on m'en dépouilla je le rendis aprés une dépense de plus de vingt cinq mille piastres sans compter mon tems, qui est ce que j'ai le plus regretté. il me restait quatre vingt beaux Noirs presque tous à talens. je vins en ville, j'avais vendu ma maison J'en loué une, et je me mis en entreprendre un établissement considérable de Charpente, menuiserie, forges, charonages, Noirs de Journée. tout cela alla très bien pendant six mois aprés lequel tems la misère des tems fit une stagnation considérable dans le commerce et tout fut mort. je pris le parti de louer mes noirs, et de me jetter à corps

perdu dans l'assemblée colonialle que J'avais toujours évité maudissant tout ce qui avait rapport à la révolution, J'avais seulement accepté, étant à la campagne, une place à la municipalité, où J'etais officier public. ce qui me faisait faire les mariages et m'amusait. il fallait à cet époque imposer la Colonie pour subvenir à ses dépenses, Je fis un travail qui me trouva la place de receveur général des impositions, cette place est la cause de tous mes malheurs depuis cinq ans, si ce n'eut la Consolation d'avoir connu votre famille, et de m'être attaché à vous. trois mois aprés mon installation à la place receveur général, est arrivé une nouvelle administration destinée pour l'Inde, alors Je fus à la veille de Perdre mon emploi: ma séance aujourd'huy a été longue, Je voulais passer le plus vite possible sur la Perte irréparable de mon épouse le reste ne m'eut pas donné à beaucoup près la dixième partie de douleur. J'ai même l'esperance de travailler encore d'une manière utile aux miens. à demain, ma chere Marie.

4 Avril. le tems continue de nous favo-

riser. hier au soir aprés soupé, le Cap[te] nous fit voir sur la Carte notre position, qui nous parut être au tiers de nôtre route Vous voyéz, ma chere Marie, que ce n'est pas perdre son tems, puisqu'il ni a que dix huit jours depuis nôtre départ: je continue à vous dire qu'à force de solliciter je fus conservé dans ma place quoique tous les autres fonctionnaires publics furent changés, ces Messieurs qui avaient conduits avec eux toute une administration pour Pondichery, et qui avaient été obligé le lendemain d'en déguerpir acause de la guerre, avaient amené avec eux tous ces honnêtes gens de la révolution. Il faut que je vous observe qu'ils craignaient de n'être pas reçu a l'Isle de france, et voici sur quoi ils calculaient, deux ans àpeuprès avant, le directoire de france avaient envoyé quinze cent hommes de troupes, et deux réprésentans du Peuple, nommés Bâco et Burnel, ce dernier était connu pour avoir desja habité l'Isle de france, où il éxerçait la profession d'Avocat et de Journaliste, il s'était fait connaitre pour un fort mauvais sujet — de sorte qu'on se défia de

ces Messieurs, et avec grande raison, parcequ'ils voulaient faire mettre le décret de la liberté des noirs à éxécution, et s'en était fait des blancs, nous eussions péris comme à St. Domingue. alors l'assemblée coloniale fit avertir de suitte touttes les campagnes, et chacun arriva pendant la nuit, muni d'armes de toute éspece. on avait eu soin aussi de preparer trois vaisseaux pour renvoyer ces Messieurs. éfféctivement à onze heures et demi du matin le peuple et les troupes se réunirent, on força les quinze cent hommes à s'embarquer, ainsi que les deux Coquins. un ennemi de la révolution tira sur Burnel, comme il était à haranguer le peuple un coup de Pistolet qui ne partit pas. les voilà donc partis, et le Calme fut rétabli à l'Instant. il faut avouer que l'Isle de france montra dans cette circonstance une énergie et un Caractère, qu'il eut été heureux que les autres Colonies fissent de même, à mésure qu'on leur envoiait de Pareils coquins.

me Voilà donc instalé dans ma place, et ỳ Jouissant de toute la considération

qu'elle méritait. ma recette était de Cent Cinquante mille Piastres d'un côté, et mes revenus de l'autre montaient à peu prés avec cinq pour cent de commission à quinze mille piastres par an. Je fis quelques spéculations de commerce et à moins de deux ans je rétablis ma fortune, ayant à peu Prés quarante à quarante cinq mille piastres, je faisais encore le projet de faire un Voyage en Europe, et j'établissais mes filles. Je touche à l'epoque qui m'a fait vous connaitre. mon fils à son retour de l'amerique ne savait plus un mot de français, je lui donnai sur le champ un bon maitre qui à moins de trois mois lui rapprit, pendant ce tems je lui donnai Maitres de Danse, de Mathematique, d'Escrime, je lui fis apprendre l'éxércice, et tous les Jours il allait chèz un Negocient Americain nommé J Kelbee,[1] pour ỳ travailler, cela dura deux ans, au bout desquels, il desira Voir ses amis en Amerique, j'ỳ consentis, il profita d'un v^{au} qui partait pour Batavia Six Jours avant Nous avions été, l'un et l'autre à la Campagne le Samedy c'etait

[1] Kilby (?).

notre hàbitude et le lundy nous revenions. Nous revinmes donc le lundy et comme à l'ordinaire J'entre dans mon bureau à huit heures, mes Commis au nombre de quatre, étaient au travail, je continuë, jusquà onze heures et demi comme de coutume, ensuite Je fais emporter ma recette dans mon Cabinet où était ma Caisse je la trouve vide, et j'ý avais prés de trente Cinq Mille piastres, vingt trois étaient à l'état. toutte ma famille était chéz moi. je demeurai interdit, et après une heure de réflexion, je sentis qu'il fallait que je gardasse le plus grand secret.[1] J'avais encore douze jours à moi, pour verser mes fonds dans la caisse de l'état. J'en profitte pour arranger mes affaires, et je continuë, sans rien dire, ma recette. mon fils devant partir trois jours après, je lui confiai mon secret, et lui dis que J'avais de quoy rembourser l'état mais

[1] It is difficult to understand this episode in Le Forestier's life. From his surprise at the disappearance of the government funds it is evident that he had not deliberately made way with them, while robbery on the part of others is improbable from the fact that he expresses no suspicions and takes no steps to detect the guilty parties. It seems more likely that he had not kept his private funds separate from those with which he was intrusted, and that his expenditures had exceeded his own income.

que mes enfans étaient ruinés, je lui dis qu'en émigrant, ils auraient ce que je laissais, parcequ'ayant des comptes à leur rendre de la succession de leur mere, ils avaient droit à mon bien avant l'Etat. c'est dans ce moment où je vis la bonté de son âme, il se trouva presque mal, il fallait que tout fut secret, nous nous consolâmes l'un et l'autre le mieux que nous avons pus et quatre Jours après il partie. bon soir ma bonne et aimable Marie à demain et vous verréz combien j'ai souffert de maux pour parvenir à Partir.

aujourd'hui Cinq Dimanche à trois heures et vous à Midy sortant de l'Eglise entendre un vieux prédicateur[1] qui doit avoir débité un vieux sermon, ensuite vous rentréz peut-être en carosse à cause du froid où de la crotte, nous autres nous attrapons les chaleurs qui conviennent à ma vielle santé, nous avons changé de route hier au soir et nous portons vers Madère; bien àpropos, car les vents commençaient hier lorsque je vous écrivais, à

[1] Probably Dr. Samuel Deane, at that time the senior pastor of the First Parish.



Augustin Le Forestier
Son of the Author

nous refuser, ils sont meillurs aujourd'huy quoique faibles. mon Augustin[1] parti, je pensai à mon départ Ce fut un Samedy à sept heures du soir, J'avais une seule malle, vingt cinq quadruples, j'avais laissé dans ma caisse dix huit cent piastres qui appartenaient à l'etat; pour avoir mes Vingt Cinq quadruples, J'avais vendu quelques bijoux, et J'enportais avec moi deux pieces d'argenterie, qui m'ont produit à Salem 160 piastres et sur lesqu'elles J'ai Perdu soixante cinq piastres, quoiqu'elles fussent superbes. je partis à sept heures du soir sans avoir la consolation d'embrasser mes enfans qui avaient alors Compagnie. ma fille ainée était alors à l'Isle de Bourbon, une dame de nos amies l'ỳ avait amenée pour quelque tems. je fus à une demie lieues de la Ville avec un domestique fidel que J'avais pris avec moi. Je fus dans un endroit caché et le lundy suivant à sept heures du soir, mon beaufrere (le chevalier de Cherval, parent du

[1] The portrait of Elias Hasket Derby, facing page 45, was painted in London during the summer of 1810. In a letter dated September 10 of this year General Derby speaks of having placed the work in Augustin's hands that he might ship it to America.

Ministre Tailleran Perigord) vint m'avertir qu'un vaisseau Americain parti a cinq heures du Port Louis, allait Louvoyer Jusqu'à dix heures pour m'attendre: mon beaufrere et son ami me conduisèrent au bord de la mer la une Pirogue m'attendait avec un Noir Anglais. je m'enbarquai ayant laissé ma malle à terre mais j'avais mes vingt cinq quadruples. le tems était beau, je quittai mes compagnons avec un grand silence parceque J'étais prés d'un fort où était un sentinel. il fallait passer un réçif, et en le passant, mes deux noirs changerent de place et au lieu d'aller au vaisseau qui m'attendait, ils lui tournerent le dos, moi qui suis le plus stupide du monde en mer je ne m'en apperçu qu'aprés avoir vogué trois heures. le vaisseau m'avait éffectivement attendu il avait mis des fanaux pour me diriger, mais la providence voulait autrement. les forces de mes noirs s'affaiblissaient je voyais que j'avais manqué mon projet; heureusement j'avais un Petit Pannier dans lequel était deux Pains et six bouteilles de vin, je m'arrêtai fis boire et manger mes noirs et je con-

tinuai ma route. Vers les trois heures je reconnus que J'étais devant la Ville, et je Passais prés de l'Isle des tonneliers lorsqu'une Vigie me cria Qui Vive. je répondis à la maniere des noirs, on me prit pour un Pescheur et je passai. Vers les quatre heures j'entendis le coup de Canon de la Ville, alors J'abordai à terre dans une habitation que je connaissais, nous descendîmes emportâmes nôtre petit bagage, et J'arrive à l'aube du Jour à la Ville, ne voulant pas ỳ entrer parceque c'était le mardy et je me doutais avec raison que le lundy, le gouvernement avait connaissence de ma fuitte: Je fus me réfugier chéz un Negre libre, où je n'eus que le tems de me jetter sur un mauvais grabat, accâblé de fatigue ainsi que mes deux noirs. je les fis coucher et attendre sept heures du soir pour donner des mes Nouvelles à mon beau frere. ici Je suspens ma narration qui est trop triste. Vous, ma chere Marie, Vous étiéz chéz Mlle Martin, et Vous commenciéz à former Vos connaissences. pour Votre cœur, Votre maman, Vous l'avait donné sur le modèle du sien en naissant. que je Voudrais que

Vous Vissiéz le Climât dans lequel nous entrons, quelque beau, dans son genre soit la blancheur de la neige, je préfere Celui où il n'en tombe pas. J'ai emporté une caisse de plans de Groiselliers depuis trois jours, un commence desjà à Verdire, aurait il paru à Salem avant que toutes Vos blanches neiges soient fonduës. Si je pouvais changer de divinité, c'est le soleil qui serait mon Dieu. que de réfléxions, croyons et croyons aveuglement, c'est peut-être le texte du Sermon que vous auréz entendu cet aprésmidy. mes respects à tous les Vôtres, engagéz M. Nolles a faire apprendre à fréderic pour son divertissement de Dimanche quelquechose de plus instructif que Madame la Bible, qu'il faut lui laisser apprendre quand il le voudra, qu'il soit honnête homme, bon Calculateur, ce sera le moyen de ressembler à son Pere. bon soir.

6 Avril, après un Calme de douze à quatorze heures, ma chere Marie, je m'entretiens avec Vous. à huit heures ce matin notre Capitaine, homme surveillant et sage, a fait mettre à la Mer son Canot a fait

le tour et le retour du Talbot pour voir si tout était en regle et y est remonté. tout était en bon ordre. à deux heures le Vent quoique leger nous a permis de continuer la route, et moi de m'entretenir avec Vous: j'ai arrosé ma barique de grozeillers, j'ai planté douze grains de mailli, *or Corne*, dans Cinq Jours je vous en donnerai des Nouvelles, car il ne faut pas plus, pour le Voir sortir, et puis dans une lettre particulière que je vous écrirai, s'il plait à Dieu de l'Isle de france, je vous prirai s'il prend envie à M. vôtre Pere de faire une Expédition pour ce pays là, de m'envoyer quelques plans que je vous désignerai.

à sept heures J'envois mon fidel *Salé*, c'est le nom de mon fidel domestique, chéz M. de Cherval mon beaufrere, qu'elle fut sa surprise de le voir, et plus encore que j'avais été asséz imbécile pour perdre ma route. il vient aussitôt dans la Chaumière où je m'etais retiré, (l'autre Negre était à un de ses amis à qui il la rendu.) il me plaint et m'encourage à avoir patience, il me dit qu'incéssament j'aurais l'occasion de l'ami à qui était ce Negre et que je

partirais pour l'Amerique; tout le monde alors sachant mon départ et ayant vu le vaisseau à peu de distance de la Ville Louvoyer, crut que J'etais partis, on dit même que J'avais donné deux mille piastres de passage, moi qui n'avait pour tout Vaillant que 25 Q, qui font 400 Piastres. enfin cela fut bon à quelque chose, on ne fit aucunne recherche, et je restai pendant un mois Caché chéz ce noir libre: Il n'a pas été trés malheureux que je ne puisse pas partir, car le peu d'effets que J'avais était resté à terre. au bout du mois Je m'apperçus que le noir chéz qui J'etais était un coquin, et quoique Je le paya fort largement je sentis que d'un moment à l'autre je pouvais être découvert. J'avais instruit deux de mes enfans Allexandrine et Nancy que J'etais encore à l'Isle de france, ils m'envoyerent leurs diaments et leurs bijoux ce qu'ils avaient de plus précieux, je gardai un Medaillon qui renfermait leurs cheveux et leur renvoyai le reste. quoique je ne sçus pas Combien je serais encore de tems à partir, au bout du mois je changai de domicille de peur d'etre découvert; le mari

de Nancy ignorait même mon séjour, J'avais des raisons pour que son Epouse le lui cacha. Je restai trois mois encore là. le capitaine qui devait partir, avait été obligé de Vendre son Vaisseau. Je lui avais donné une montre qui m'avait couté Cinquante guinées. Je crois bien que je ne la reverai jamais. quelque tems après mon soit-disant départ le général de Caen Gouverneur, dans une conversation qu'il eut avec le Chevalier de Cherval mon beau-frere, il lui demanda si j'étais parti. Non, répondit-il; ah! Dieu s'écriat-til, et Voila la raison. le Jeune homme qui avait pris des engagemens avec moi pour l'Education de mon fils, se trouvait par le plus grand hazard Commissaire de Justice, place qu'il avait eu parce qu'avant, il en possédait une, qui força le Général de Caen d'après ses instructions à la lui donner, et ce petit Crespin faisait mon procès comme absent. le général dit a Cherval de tascher de me faire partir le plutôt que possible, mais ce ne fut que Neuf mois après ma disparution que jai parti pour l'amerique, car mon beau frere obligé d'aller à son habitation

distante de douze a quinze mille de la Ville n'etait pas au fait des occasions, ne pouvant plus compter sur son ami. ce fut donc moi qui le Jour de Noël 1807 en lisant la gazette Vit que le Suwarof Cap[te] Lith de Beverlay partait dans huit Jours pour Votre pays. (C'etait le V[au] qui m'avait ramené mon fils de son éducation.) J'écris donc sur le champ a Cherval, tout s'arangea et le Sept Janvier d'heureuse mémoire je partis pour l'amerique. mon fils parti huit Jours après mon désastre pour Batavia était depuis trois mois à m'attendre à salem, et ne pouvait penser ce qui m'était arrivé. après cent dix sept Jours de Navigation me voilà à l'Isle des Vignettes fort fatigué, étant presque mort de faim, sans une relâche de trois Jours à l'Isle de l'ascension, nous avions du Biscuit de quatre ans rempli de Vers, plus que de mauvais bœuf et très peu d'eau. arrivé aux Vignettes le lendemain avec un passager français second de la frégate la Semillante, nous nous embarquâmes pour falmouth où nous arrivâmes à Midy. le lendemain nous partîmes dans un Stege pour Boston, où

nous arrivâmes le soir. le lendemain sept heures je pars pour Salem, et descends là a l'auberge Tucker. J'envois chercher chéz le Genéral Derby mon fils, à l'instant les domestiques sont envoyés pour chercher mes malles et ma personne: on me reçoit comme on reçoit un ami, et on m'aprend qu'Augustin était à Boston où il devait s'embarquer pour l'Isle de france; je lui avais écris de l'Isle de l'Assension, par un petit V^{au} que je présumais arriver avant Nous, il avait reçu ma lettre, et le général me remis sa réponse dans laqu'elle il s'offrait de rester si je le desirais, en cas que je fus arrivé avant son départ. le général qui Voyait les Vents contraires fit mettre à l'Instant les chevaux à son carosse et nous fûmes à Boston: où nous arrivâmes chéz M. J. Prince[1] son beaufrere à deux heures. demain ma chere marie je continuerai ma relation, le plus triste est passé, me Voilà sur la terre que Vous habité, terre Paisible, terre heureuse, qu'elle ne soit jamais troublée! puissiéz Vous et les

[1] John Prince, a citizen of Boston, married Martha, the sister of General Derby. Mr. Prince died in 1831.

Vôtres ni être Jamais en révolution, ce sont les Voeux que je ferai jusq'au tombeau.

Le 7. Vent contraire ma chere marie, depuis hier dix heures du soir, et nous retournons sur nos pas par la latitude 31. 1. mais un peu de patience et tout ira suivant nos desirs. on était à table, J'avais connu M. J^n Prince à l'Isle de france, de sorte que je me trouvai en pays de connaissance, on envoya chercher mon Augustin, qui arriva sur le champ, nous nous retirâmes ensemble dans un appartement Voisin pour ỳ pleurer à nôtre aise, et deux heures après Nous Nous en fûmes chèz l'hotesse d'Auguste, où je passai deux nuits à écrire à mes enfans. Nous nous séparâmes sans nous dire Adieu, et je retournai à Salem où le général me garda chéz lui pendant onze mois, ce tems fini, mon fils revint. il m'apporta un peu d'Argent, et je pris le parti de n'être plus à charge à mes amis. Je fus à Andovers où mon fils avait passé quelques années pour son éducation. J'avais emporté une malle de Livres et je m'occupai a lire et relire car j'avais desja depuis long-tems connu tous les auteurs

que j'ai été bien aise de relire. Je passai là prés d'un an, pendant lequel L'Ambargo est arrivé, mon fils avait peu de moyens, et voyait qu'il lui était impossible de me soutenir et lui, en restant inactif. sans communiquer ses desseins, il partit pour New-york où il trouva clandéstinement un voyage à faire pour St Christophe. il fut trois mois, il me donna quelqu' Argent, Mad[e] Derby aussi, et je quittai Andôvers pour Venir à Beverley où j'ai resté onze mois, ma pension était de 3 & 1-2 par semaine et blanchi, j'avais la satisfaction de Venir Voir madame Derby, d'y caresser sa famille, d'avoir des livres. Je tuai le tems le mieux que je pus et au bout de presqu'une année, je revins à Salem où je trouvai une pension pour le même prix. alors le Général Derby fit son grand et malheureux Voyage, il fut au Brezil delà à Londres, ensuite à Lisbonne, et à New-yorck. mon fils courut la même chance, par conséquen je m'en suis ressenti aussi, alors ayant toujours douté de mes talens pour enseigner la langue française, je fis quelques réfléxions et il me parut que cela

n'etait pas si difficile que je me l'etais figuré. je conçus le dessein et bien trop tard d'aller hâbiter votre ville. les premiers mois comme vous savéz, ne m'ont pas été favorables, il est Vrai où je ne m'y prenais pas bien, où vos Jeunes gens de Portland avaient la tête bien dures. enfin Mademoiselle Cobb Vous m'avéz encouragé, il est vrai que j'ai eu peu d'écolieres comme Vous, au surplus Vos premiers principes de Mlle Martin,[1] que j'aime beaucoup, ont beaucoup contribués avec l'etude à vous perfectionner, J'espere que vous profiteréz des premieres occasions, et que je recevrai de Vos lettres. Soyéz assurée de mon éxactitude à suivre une correspondance avec vous. Si mes projets s'éxécutent j'espere que mon fils ira vous porter un autre Journal. Je vais finir ici celui-cy quoique bien loin d'arriver, mais quóy vous marquer? S'il ỳ a quelques Jours d'intéressant je vous en ferai part. je vais me contenter de penser à Vous et aux Vôtres. bonsoir.

[1] The school kept by Miss Martin in Portland was, General Brown informs me, a famous one and attended by his mother when she was a young girl.

MR. FORRESTIER,

BEGS leave to offer his ſervices to the Gentlemen and Ladies of this town, in teaching the French langauage. He will commence his inſtructions as ſoon as he receives ſufficient encouragemen. His terms will depend upon the number of his ſcholars. And he propoſes, if preferable, to attend upon ladies at their own houſes. He has brought ſuch recommendations as he preſumes will ſatisfy thoſe who may be deſirous of attaining a knowledge of the French language of his ability to inſtruct them.

☞ A Subſcription Paper, compriſing the plan and conditions of the ſchool, is left at the Book Store of A. Lyman and Co. Exchange-Street, where thoſe who may pleaſe to ſubſcribe, are reſpectfully invited to call.

FACSIMILE OF LE FORESTIER'S ADVERTISEMENT FOR PUPILS IN PORTLAND.

Eastern Argus, March 7, 1811.

depuis le 7 Jusqu'au 13 ma chere Marie, rien de bien interessant. M. Burchmore nôtre Capitaine a tous les Jours fait ses observations, et a huit heures du soir du 13 il ordonna qu'on changea de route à neuf heures précises, et nous annonça que le lendemain matin nous verions le Cap Vert, éffectivement, moi, toujours le premier levé, Je Vis la terre à Cinq heures, oà plustôt je l'apperçus couverte de brouillard, dans la Journée nous traversâmes toutes les Isles à droite et à gauche, et n'avons rencontré personne. hier au soir il nous annonça l'Isle *Brava*, pour ce matin, à six heures nous l'avons vue et doublée Vers les dix heures. les Vents sont trés favorables, dans trois oà quatre Jours nous serons sous la ligne, si le tems nous favorise comme par le Passé nous fairons une belle traversée.

18 Avril. 5...43. nous avons eu Calme pendant dix huit heures. hier 19 dimanche, à Cinq heures du matin nous avons eu un fort orage. Nous avons fais comme à Paris, nous avons laissé pleuvoir, toutte la Journée Jusqu'a Six heures du soir nous avons eu Calme. J'ai voulu attrapper du

Poisson, èffectivement un s'est pris mais il a été plus fort que la ligne qui a cassée.

le 22. Sous la ligne Equinoxialle. il est deux heures, et le vent commence à soufler, plaise à Dieu qu'il continue et que nous attrapions bientôt les Vents Alizés, l'etoile du nord ne nous est plus visible, mais bientôt nous découvrirons les Magellans et d'autres étoiles invisibles sous vôtre horizon. depuis deux Jours les chaleurs nous ont fatiguées, il ni a que Mon M. Holmes[1] qui supporte en dorment trés fort et trés haut tous ces petits évenemens. J'ai pris ce matin un Requin qui Pesait bien cent livres, cela nous à amusé un moment, ces vilains animaux mangent les hommes. Voilà pourquôy je leur ai déclaré une guerre à mort. il y a quelque Jours nous avons pris Cinq Petits Poissons, Volans, ils n'ont pas suffis pour nôtre *Breyface*.[2]

C'est le 23 que nous passons cette brulante Ligne ma chere Demoiselle, la chaleur cette nuit a été Violente, aussi l'ai-je

[1] Mr. Melzar Holmes, who was the only other passenger on the ship "Talbot."

[2] Breakfast (?).

passé sur le Pont presque tout entiere. à six heures au Levé du soleil le tems s'est obscurci, tout à coup un superbe Vent s'est élevé et tout-à l'heure il est midy et cela continuë de façon à nous faire ésperer que bientôt nous arriverons à bon port.

Midy à vingt six mille et demie au delà de la ligne, nous avons un petit vent, mais dit L'Italien qui va sanne va lontanne. Maintenant il est trois heures et les matelots font leurs céremonies d'usage chéz toutes les nations qui naviguent, c'est d'administrer le Baptême à tous ceux qui n'ont jamais passé la ligne. je ne vous donnerai pas la déscription de la Cérémonie parcequ'elle est trés malpropre et cela n'est pas galant à écrire à une charmante demoiselle: mais les pauvres patients qui sont au nombre de sept doivent avoir bien mal au cœur.

26 Avril neuf heures. J'ai parié hier avec mon Compagnon de Voyage quatre bouteilles de vin de grave et deux cent huitres, le tout à consommer deux Jours aprés nôtre arrivée, que nous aurions doublé le Canal Mozambique dans trente un Jour.

Il est bien douteux que mon pari soit bon pour moi, mais n'importe si ma chance n'est pas la plus belle. Cependant je puis gagner, car c'était par le calme que j'ai parié hier en dejeûnant et tout à coup une superbe brise a commencé et ne nous a pas quitté.

4 May par 16 d 27 m. c'est donc aujourd'huy lundy 48 Jours que J'ai quitté l'Amerique et soixante deux Jours Mlle Marie. Nous avons comme vous le voyéz doublé S^te^ helenne, il s'agit d'aller chercher la hauteur du Cap de bonne Esperence, je vous avoue qu'il m'aurait fait plaisir d'ỳ relâcher. j'ai là quelques connaissences que j'aurai été bien aise de Voir, et puis, J'aurais bu du Vin de Constance, non pour être plus constant pour vous car je crois bien que rien ne pourra, tant soi peu, diminuer mon attachement. Nous sommes en Calme, cela n'est pas amusant. mes Compagnons de Voyage dorment comme des bienheureux, et tout le monde s'occupe sur le pont, les uns font de la corde, les autres des Voiles, l'essentiel est Celui qui gouverne, mais le Vent est bien petit, depuis hier nous Voyons des oiseaux de

divers plumages. Je voudrais les attraper pour leur prendre le duvet.

Dimanche dix, ma chere Marie, dix heures du matin, par une Jolie brise qui nous est arrivée a onze heures du soir, et qui parait vouloir continuer. Vous êtes, Vous, où à Boston où dans l'Eglise, quand vous en reviendréz, penséz à ce qu'à dit Diogène, "Le feu est comme les grands, dont il ne faut pas s'éloigner ni s'approcher de trop près". Si au contraire vous êtes à Boston tâchéz de sçavoir un Jour que M. L'eveque Chevrus[1] officira, et alléz à son office. Vous observeréz soigneusement et sans rire les Cerémonies et vous m'en diréz ce que vous penséz. il est bon que vous connaissiéz tout. l'endroit où nous voguons actuellement est agréable pour la fraicheur, le Vent est doux, et paisible, toujours égal, ce qui fait que notre vaisseau vogue légerement sans nous secouer, mais je pense bien que dans quelques Jours il en sera tout autrement.

[1] Rt. Rev. John Cheverus, subsequently Cardinal Archbishop of Bordeaux, for which place he unwillingly left Boston, so long the scene of his devoted labors.

Nous sommes, ma chere amie, par 21 d. 28 m. et venons de changer de route. J'ai idée que vingt à vingt cinq jours suffisent pour nous rendre à notre destination, c'est que vous sauréz et moi aussi quand il en sera tems: si nous n'avions pas été contrarié, nous eussions fais notre voyage en soixante dix Jours, et cela eut été fort agréable.

Vous ma chere Marie qui surement savéz faire faire un Pouting, il faut que je vous dise comment on le fabrique à bord du Talbot. on prend quatre bolles de farinne que l'on delaye dans une bouteille de bierre, on ỳ ajoute un quart de bouteille de Rhum, on met du sucre, le tout est versé dans une petitte boëte de Plomb, puis envelopé dans un linge; on fait bouillir cela pendant trois heures au moins, puis on Wiede le Poutaing dans une assiette; il a la forme d'un pain, on vous en sert, vous mettéz du Beürre qui n'est plus bien frais et nous le mangeons. Je crois qu'il peut-ỳ avoir une autre façon, je tascherai de la trouver à l'Isle de france. Nous avons avec cela la soupe au Ritz faitte

avec une Volaille, du Boeuf, et du Pork, des Bettraves, des Pommes de terre et du biscuit; vous voyéz que voilà un bon ordinaire. J'aimerais cependant mieux celui de madame Cobb. et Vôtre societé me donnerait appetit.

ce 11. May depuis quatre heures ce matin jusqu'à neuf nous avons eu un trés fort orage sans tonerre, il avait fait des éclaires toutte la nuit, maintenant il fait un Joli frais.

Nous sommes au 13. depuis hier cinq heures aprés midy nous avons une forte brise, aussi faisons nous beaucoup de chemin, et du bon car le Vent est favorable. Deux heures viennent de sonner, nous sommes par 26. 16. M. Holmes m'a montré aujourd'huy ses observations faittes à tête reposée, (et cette tête est fort grosse et je crois fort dure) d'après ses calculs qui sont justes, nous avons fait six mille deux cent soixante neuf mille depuis le 18 Mars, nous avons encore treize cent quatre vingt neuf mille à faire, c'est une misère si le Vent nous est propice, ce sera donc en totalité de l'Amerique 11437 mille, et de

lieues françaises trois mille huit cent douze lieues. Vous voilà bien au fait des distances, il s'agit d'arriver à bon port, et je vous fairai d'autres contes et non des comptes. Je ne scais si mon M. Holmes travaille la nuit mais il a un Journal qui rivalise ce que je vous ai écrit, depuis mon départ. Les Chaleurs sont temperées sous cette latitude, aussi a-til fallu s'habiller plus chaudement, bonsoir ma bonne Marie, embrassé la main gauche de votre maman pour votre Vieil ami.

Le 14 May par une continuation de bon vent, mais la Mer est rude, tous mes membres sont disloqués, et j'ai été malade partie de la nuit, quand je prends la plume mon cœur reprend ses forces, je crois que c'est l'objet qui en est cause. nous avons condamné les fenestres de notre appartement a cause des lames qui commencent à être violentes.

Samedy seize May neuf heures du matin, les vents nous refusent, cela est bien malhonnête puisque nous arrivons bientôt à la hauteur du Cap de bonne-Esperance, il est même rare dans ces Parages d'éssuyer du

Calme. Nous ésperons qu'il ne durera pas.

Dimanche 17. May. je vous écris, ma chere Marie, pendant que vous êtes à l'office, nous sommes bien pardonables de n'en pas faire autant, mais nous ne rencontrons aucun Temple, et il ÿ a apparence que nous n'en verrons pas, par le Calme qu'il fait, aussi tôt que je le desirerais. nous faisons trés peu de chemin, nous avons beau invoquer S[t] Antoine et son petit cochon, nous n'en sommes pas plus heureux.

27. May. je ne vous parle plus de route, ma chere Marie, car à peinne en faisons nous. J'attendrai que les vents se déclarent en notre faveur pour vous en entretenir. Je m'arme de Patience, et depuis cinq ans passés de peinne et de chagrins, j'espere dans le Courant de Juin, trouver des ressources pour les oublier. Les Jours s'accumulent sur ma tête, et j'en aurai peu pour Jouir du bonheur qui m'attends.

31. May par 36 et 24, ma chere Marie, je vous écris, J'ai passé hier et avant-hier presque entierement sur mon lit, la

PRINTED FOR THE BOSTON ATHENAEUM
BY THE UNIVERSITY PRESS, CAMBRIDGE,
U.S.A., IN THE MONTH OF APRIL, 1904